

## LES TRAITÉS DE SAVOIR-VIVRE ET LA DOUCEUR : LE PARADIGME ITALIEN

Tout au début du premier livre du *Courtisan*, Baldassarre Castiglione fait un éloge nostalgique de la cour de Guidobaldo da Montefeltro à Urbino, un des hauts lieux de civilité accomplie qui est, sous sa plume, la représentation parfaite, mais vivement animée, de la société aristocratique de l'époque : l'espace idéalisé et abstrait de la mémoire devient modèle du temps présent et appelle son public à une adhésion inconditionnée. Castiglione nous rappelle qu'à l'occasion du voyage du pape Jules II à Urbino, une partie considérable de son cortège avait décidé de s'arrêter au palais de Guidobaldo même après le départ du Pape, « attirez par la douceur de cete compagnie<sup>1</sup> ». L'adhésion passe donc par la douceur de ce noble cercle d'esprits qui, avant même de nous convaincre de la perfection du courtisan, nous séduit grâce à sa compagnie.

Nous retrouvons le mot « douceur » dans la première description du petit groupe qui sera le protagoniste de cette mise en scène de et sur le courtisan :

Là donc voyoit on les doux propos et honnestes comptes, et au visage de chacun se voyoit peinte une gaie jouissance, de maniere que ceste maison pouvoit certainement estre dicte, le propre sejour de plaisir et liesse : et ne pense point

---

1 Nous donnons la traduction française du *Cortegiano* de Gabriel Chappuis, *Le Parfait Courtisan du Comte Baltasar Castillonnois, Es deux langues, respondans par deux colonnes, l'une à l'autre, pour ceux qui veulent avoir l'intelligence de l'une d'icelles*, dans la traduction de Gabriel Chappuis Tourangeau, à Lyon, par Jean Huguetan, 1585, p. 15. Cf. le texte italien, « tratti dalla dolcezza di questa compagnia » dans Baldassarre Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, éd. par Walter Barberis, Turin, Einaudi, 1998, p. 26. Nous donnerons toujours en note le texte italien qui présente, souvent, des mots difficiles à traduire, comme par exemple la célèbre *sprezzatura*. Sur les traductions du *Cortegiano*, voir Peter Burke, *The fortunes of the Courtier : the European Reception of Castiglione's Cortegiano*, Cambridge, Polity Press, 1995.

que jamais ailleurs ait esté si bien goustés le plaisir et douceur qui provient d'une chere et amiable compagnie, qu'on fit pour un temps en ce lieu<sup>1</sup>.

La douceur provient d'un lieu où domine la joie et la liesse, un espace consacré à l'*otium* – nous ne verrons que les soirées conteuses de cette compagnie – où les raisonnements sont suaves, c'est-à-dire légers, et où la conversation tourne autour d'honnêtes facéties. Et pourtant cette douceur propre au moment oisif, qui s'oppose selon la tradition à la *graviditas* du *negotium*, ne suffit pas à définir le climat exceptionnel du palais d'Urbin ; la compagnie – si aimée et si chérie – témoigne de cette vive affection à l'égard de chacun de ses membres, une affection qui amène tendrement tous à se délecter de la même façon : la duchesse impose que l'on danse et que l'on s'y prête avec plaisir et amusement (1, 56). La douceur naît de cette harmonie entre pairs qui se répand d'une manière subtile, séduisante, familière : il suffit de reconnaître et d'être reconnu, comme le membre accrédité ou potentiel de ce même corps.

Une fois conquis par la douceur de ceux qui lui ressemblent de si près, le gentilhomme participe naturellement aux activités du groupe, c'est-à-dire qu'il remplit le même espace oisif – le salon du palais pendant la soirée – avec le jeu, la danse, l'aimable conversation qui forme le parfait courtisan<sup>2</sup>. La douceur garde sa fonction d'harmonie, elle nourrit l'affection à l'égard de celui qui obtient le *consensus* général à travers ses manières gracieuses, son élégance sans effort, son naturel à peine cultivé :

Mesmes à frequenter avec hommes et femmes de toutes qualitez, à jouer, à rire, à gaudir, il a une certaine douceur et complexion si gracieuse, qu'il est force que tous ceux qui le voyent ou parlent à luy, demeurent perpetuellement affectionnez en son endroit<sup>3</sup>.

1 *Le Parfait Courtisan*, éd. cit., p. 11 ; Baldassarre Castiglione, *Il libro del Cortegiano* éd. cit., p. 21-22 : « Quivi adunque i soavi ragionamenti e l'oneste facezie s'udivano, e nel viso di ciascuno dipinta si vedeva una gioconda ilarità, talmente che questa casa certo dir si poteva il proprio albergo della allegria ; né mai credo che in altro loco si gustasse quanta sia la dolcezza che da una amata e cara compagnia deriva ».

2 Cf. Carlo Ossola, *Dal Cortegiano all'uomo di mondo. Storia di un libro e di un modello sociale*, Turin, Einaudi, 1987.

3 *Le Parfait Courtisan*, éd. cit., p. 38 ; Baldassarre Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, éd. cit., 1, XIV, p. 40 : « nel conversare con omini e con donne di ogni qualità, nel giocare, nel ridere e nel motteggiare tiene una certa dolcezza e così graziosi costumi, che forza è che ciascun che gli parla o pur lo vede gli resti perpetuamente affezionato ».

La grâce respendit d'un éclat parfait, la douceur est un surplus émotif, elle accorde les esprits, elle relie, elle suscite l'émotion : le jeu est plus facile à l'égard des femmes, « desquelles les cœurs tendres et délicats sont facilement pénétrés par l'harmonie et remplis par la douceur<sup>1</sup> ». La douceur des modes est avant tout une douceur de sons, de mots aptes à émouvoir, soit un vin qui détend, réjouit et facilite la communication : le courtisan attendrit son auditoire, « qu'il sache exciter les affections qui sont en nos cœurs [...] les moderer et quasi enyvrer de douceur<sup>2</sup> ».

Certes ce joyeux délassément ne doit jamais dépasser la mesure : au contraire, la douceur sert, dans le domaine périlleux du ludique, comme moyen de contrôle, pour tempérer, estomper, éviter tout excès ou défaut par rapport au juste milieu de la plaisanterie, afin que le courtisan « sache avec une certaine douceur recréer les esprits des auditeurs et avec faceties et mots plaisans, les induire sagement à mener feste et rire de sorte, que sans onques venir à ennuoyer ou à souler, il continue à delecter<sup>3</sup> ». Dans la dernière partie du deuxième livre du traité, celle consacrée aux faceties honnêtes, la douceur devient un synonyme de l'adverbe clé du *Courtisan*, « discretamente<sup>4</sup> », une manière d'être qui est aussi, « doucement », une manière de domestiquer le comique, de conjurer son potentiel finalement subversif.

Et pourtant cette cour, ce délicieux microcosme « ludique et narcissique<sup>5</sup> » si bien maîtrisé, ne vise pas tout simplement à une esthétique

1 *Id.*, p. 126; Baldassarre Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, 1, XLVIII, éd. cit., p. 100 : « gli animi delle quali, teneri e molli, facilmente sono dall'armonia penetrati e di dolcezza ripieni ».

2 *Id.*, p. 90; Baldassarre Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, 1, XXXIV, éd. cit., p. 74 : « concitar quegli affetti che hanno in sé gli animi nostri [...] intenerigli e quasi innabriargli di dolcezza ».

3 *Id.*, p. 248; Baldassarre Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, 2, XLI, éd. cit., p. 179 : « delectare sappia con una certa dolcezza recrear gli animi degli auditori e con moti piacevoli e faeze discretamente indurgli a festa e riso di sorte, che senza venir molta fastidio, o pur a satiare continuamente diletta ».

4 Douceur, souvent, est aussi synonyme de mansuétude et de modestie. Cette étroite relation légitime la traduction de Chappuy : « Onde la mansuetudine è molto maravigliosa in un gentiluomo », « Parquoy la douceur et mansuetude est fort merveilleuse en un gentilhomme » (éd. cit., p. 167). Sur le traducteur Chappuy, voir Lina Bolzoni, « Il mondo utopico e il mondo dei cornuti. Plagio e paradosso di Gabriel Chappuy », *I Tatti Studies*, VIII (1999), p. 171-196; Patrizia De Capitani, « Un traducteur français de textes italiens à la fin de la Renaissance : Gabriel Chappuy », *Filigrana*, 6 (2000-2001), p. 89-114; Gabriel Chappuy, *Les Facétieuses journées*, éd. par Michel Bideaux, Paris, Champion, 2003.

5 Roger Baillet, « Codes de comportement et communication dans le *Cortegiano* », dans *Traité de savoir-vivre en Italie*, études rassemblées et présentées par Alain Montandon,

de la sociabilité de l'aristocratie : toutes les bonnes manières et le savoir faire du courtisan sont destinés à lui garantir un *consensus*, qui atteint son véritable apogée dans la création d'une opinion favorable auprès du prince. Avoir de la grâce veut dire enfin entrer dans les bonnes grâces du prince, plaire pour pouvoir agir dans le rôle précieux et exclusif du conseiller au sein du gouvernement. La douceur acquiert, à ce dernier niveau, une valeur politique fondamentale : pour agir, ou mieux, pour conduire le prince à l'action la plus vertueuse, le parfait courtisan doit orner le parcours de « rameaux ombrageux » et « de belles fleurs<sup>1</sup> », c'est-à-dire utiliser les vers, la musique, la danse, l'éloquence, pour adoucir enfin ce chemin rude et rigoureux qui porte à la vertu. En effet Castiglione, très réaliste dans la construction de son idéal, nous rappelle que « Aujourd'hui les Princes sont tellement corrompus par les mauvaises coutumes, par l'ignorance, et par la persuasion qu'ils ont d'eux memes » (p. 532)<sup>2</sup> qu'ils ne sont pas capables de reconnaître « la grande douceur qui est cachée sous ce peu d'amertume, qui de prime face s'offre à celui qui combat contre les vices » (p. 533)<sup>3</sup>. Face à ce manque d'éducation, de culture et d'humilité, face à cette attitude si proche de l'âge enfantin, le parfait courtisan « abuse » son prince par une duperie salutaire,

comme les bons medecins, lesquels voulans donner souvent aux petis enfans qui sont malades une medecine amere, environnent l'orifice ou l'entrée du vase de quelque douce liqueur (p. 534)<sup>4</sup>.

« *Inganno salutifero*<sup>5</sup> », honnête dissimulation, la douceur permet de faire passer un enseignement moral indispensable à la politique du temps ainsi que impopulaire et désagréable pour les princes contemporains.

---

Association des Publications de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, 1993, p. 167.

- 1 Baldassarre Castiglione, *Il libro del Cortigiano*, 4, X, éd. cit., p. 365 : « In questo modo per la austera strada della virtù potrà condurlo, quasi adornandola di frondi ombrose e spargendola di vaghi fiori ».
- 2 *Id.*, « poiché oggi i principi sono tanto corrotti dalle male consuetudini e dalla ignoranza e falsa persuasione di se stessi », (4, IX, p. 364).
- 3 *Id.*, « quanta dolcezza sia coperta da quella poca amaritudine, che al primo aspetto s'offerisce a chi contrasta ai vicii », (4, IX, p. 364).
- 4 *Id.*, « come i cauti medici, li quali spesso, volendo dar a' fanciulli infermi e troppo delicati medicina di sapore amaro, circondano l'orificio del vaso di qualche dolce liquore », (4, X, p. 365).
- 5 Traduit par Chappuys avec une « deception profitable » (éd. cit., p. 535).

D'ailleurs, tout l'ouvrage de Castiglione n'est qu'un discours « sucré » qui adoucit la structure didactique des institutions des princes : les belles soirées de danse, de jeux et de contes, si aimables et si chéries, visent à discipliner en profondeur la classe dirigeante de l'époque, elles ne sont qu'une forme « discrète » qui fortifie doucement la grandeur des princes et leur pouvoir de civilisation<sup>1</sup>.

Giovanni Della Casa, dans son *Galateo*, publié en 1558, semble tout d'abord partager cette conviction qui rend indispensable à la grandeur des âmes la douceur des modes et des paroles, « douceur des mœurs, facilités d'entretiens et manières, et la grace en la parole, sont aussi bien seantes et de pareille louange à celui qui les possède, que seroit la constance d'esprit et la magnanimité de courage à celui qui en est orné » (p. 3-4)<sup>2</sup>. En suivant la stratégie de Castiglione, Della Casa affirme à nouveau que cette douceur facilite la bienveillance de ceux qui chaque jour nous entourent dans la vie. La différence consiste exactement dans ce voisinage : le traité de Della Casa, en effet, étend amplement les limites exclusives de la société aristocratique d'Urbino ; après une vingtaine d'années de troubles et de changements, on ne s'adresse plus au cercle d'esprits nobles appelés à conduire doucement le prince vers la vertu ; il s'agit plutôt de cultiver une société mondaine moins distinguée et plus urbaine, une société de modestes gentilhommes<sup>3</sup>, auxquels offrir tout simplement une didactique générale de la civilité, privilégiant la tenue à table à l'art de gouverner<sup>4</sup>.

Tout au début du texte, par exemple, le « vecchio idiota », l'ignorant, le non-lettré qui est le vrai porte-parole de l'auteur, nous raconte une

1 Cf. Amedeo Quondam, *Questo povero cortegiano : Castiglione, il libro, la storia*, Rome, Bulzoni, 2000.

2 *Trattato de costumi, opera di M. Giovanni Della Casa, fatto nuovamente Italiano et Franceze a commune utilita di quelli che si diletano dell'una & l'altra lingua, & delle buone creanze. Le Galathée*, in Lionne, appresso Alexandro de Marsilii, 1573. Cf. le texte français modernisé dans Giovanni Della Casa, *Galatée*, présenté et traduit de l'italien après la version de Jean de Tourne (1598) par Alain Pons, Paris, quai Voltaire, 1988. Sur la fortune française de Della Casa, voir Mario Richter, *Giovanni Della Casa in Francia nel secolo XVI*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1966.

3 Della Casa s'adresse à « l'uomo onesto », à « noi laici e idioti », là où *idiote* signifie non-lettré. En tout cas il distingue toujours son public des rustres, « la faccia del popolo minuto », *zotici, rozzi, comici, porci, rustri*.

4 Cf. Eduardo Saccone, *Le buone e le cattive maniere : letteratura e galateo nel Cinquecento*, Bologne, Mulino, 1992.

sorte d'anecdote. L'évêque de Vérone, nous dit-il, monsieur Giovanni Matteo Giberti observe un jour que le comte Ricciardo, « un chevalier fort courtois et de belles manières », possède un défaut, un seul petit défaut, apparemment insignifiant, mais véritable fausse note qui détruit l'harmonie de l'ensemble. Pour éviter tout contraste, l'évêque demande « doucement » à monsieur Galeazzo de Florimonte, dont le prénom latinisé Galatheus donnera le titre au traité, de dire de sa part ce petit détail au comte lui-même : avec de longs détours et une exquise délicatesse, messire Galatée accomplit sa tâche et révèle « tout doucement » le défaut, soit « un mouvement disgracieux que le comte Ricciardo fait avec ses lèvres et sa bouche quand il est à table, en mâchant avec un bruit étrange et fort désagréable à entendre » (p. 45).

La dissonance vient du déplaisir des convives et, bien que superficielle, cache une profondeur inattendue car elle mine les relations sociales du comte ; la douceur permet d'explicitier le problème, de corriger la fausse note et de rétablir une harmonie pour laquelle le comte, à la fin, remercie. Le « doucement » traduit une forme oblique de communication, une expression de prudence et de respect qui vise à la correction et la rend opportune, convenable, donc efficace ; c'est un mode de communiquer mais cette fois c'est aussi le fond du message, « con dolcezza », selon une modération de mots, de gestes, d'appétits, au nom d'une médiation agréable parce que conformiste, qui triomphe sans résistance ni secousse.

Dans un autre ouvrage, le traité latin *De Officiis inter potentiores et tenuiores amicos*, qui vise à résoudre tout différend domestique, Giovanni Della Casa, encore une fois, utilise la douceur pour harmoniser les rapports entre le maître et ses familiers, selon une stratégie paternaliste qui est la sienne<sup>1</sup> : si d'un côté l'on exige l'efficacité, la soumission et la fidélité, de l'autre l'on invite à la modération, à l'indulgence, à la *piacevolezza* des modes, qui adoucit le pouvoir, « allora è dolce la potenza, quando a persone volonterose d'ubbidire si comanda<sup>2</sup> ». La douceur garantit une sorte d'obéissance volontaire qui est source de « satisfaction

1 Le traité est dominé par la figure modèle du père.

2 Nous renvoyons à la traduction italienne du traité latin (1546) faite par l'auteur lui-même, reprise dans l'édition moderne *Prose di Giovanni Della Casa*, éd. par Arnaldo Di Benedetto, Turin, UTET, 1970, sous le titre *Degli uffici comuni tra gli amici superiori e inferiori*, l. XIV, p. 185. Cf., chap. XI, « Si cerca in che sia riposta la mediocrità o misura cui i superiori deggiono regolare i loro ufici. Nell'imporre le cose da farsi, dover essi aver riguardo alle varie circostanze delle persone a cui le impongono : dover usare coi famigliari un contegno

et de sécurité<sup>1</sup> », elle nourrit l'affection réciproque sauvegardant la stabilité sociale. Peut-être la douceur aide-t-elle à sublimer le rapport de soumission au pouvoir, un pouvoir que le courtisan désormais arrive à influencer seulement dans les coutumes<sup>2</sup>.

Le dernier traité que nous analysons sous le signe de la douceur est l'œuvre de Stefano Guazzo, *La civil conversazione*, publiée en 1574<sup>3</sup> et traduite par Gabriel Chappuys et par François de Belleforest en 1579<sup>4</sup>. Traité de savoir-vivre plutôt que manuel de rhétorique, l'œuvre s'inscrit dans la tradition des dialogues pédagogiques et met en scène deux personnages, le Chevalier Guglielmo Guazzo, le propre frère de l'auteur, et le Seigneur Annibale Magnocavalli, un noble qui exerce la profession de médecin et qui est le porte-parole de l'auteur. Il s'agit de guérir le chevalier déçu par la vie de cour et séduit par la tentation de la retraite : le dialogue sur les mérites et les enjeux de la conversation permettrait de détourner le chevalier de son attitude mélancolique pour le ramener au service de son seigneur, Ludovic de Gonzague, duc de Nevers. Le chevalier se méfie de la parole et particulièrement de celle qui domine à la cour et qui contient trop souvent le sucre de l'adulation : « *lo zuccaro in bocca*<sup>5</sup> » est une expression familière qui revient dans le texte pour définir le jeu mielleux des fausses louanges et des sourires mensongers animant les échanges hypocrites de la vie de cour ; le sucre cache l'adulation, donc le manque de vraie substance ou bien il exalte un goût divertissant – mais dépourvu de contenu – qui empêche l'échange, soit la communication.

---

dolce e umano, non troppo severo e malinconico » ; chap. XIII, « Esser proprio della dolcezza, e umanità dei superiori il comportare i difetti e gli errori delle persone soggette ».

- 1 Adelin Charles Fiorato, « Supérieurs et inférieurs dans quelques traités de comportement italiens du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Traité de savoir-vivre*, éd. cit., p. 101.
- 2 Cf. *Giovanni Della Casa : un seminario per il centenario*, éd. par Amedeo Quondam, Rome, Bulzoni, 2006.
- 3 Stefano Guazzo, *La civil conversazione*, Brescia, Tomaso Bozzola, 1574.
- 4 Stefano Guazzo, *La civile conversation*, divisée en quatre livres... Traduit de l'italien... par Gabriel Chappuys, Tourangeau, Lyon, Jean Beraud, 1579 ; Stefano Guazzo, *La civile conversation du Seigneur Estienne Guazzo Gentilhomme de Monferrat* [...]. Tournée d'Italien en François par F. Belleforest Commingeois, Paris, Pierre Cavallat, 1579.
- 5 Cf. *La civile conversation*, livre I, p. 110, « Hann. - Ce peu de sucre et de douceur pour leur faire bonne bouche » ; livre II, p. 161 : « Chev. - Plusieurs courtisans ont ce peu de sucre en leur bouche ». Nous citons d'après la traduction de Belleforest, publiée à Paris chez Pierre Cavallat, en 1579. Désormais les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle CC, suivi du feuillet, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Chev. Plusieurs courtisans ont ce peu de sucre dans leur bouche, et peut-on dire, que leur monnoye semble d'or, bien que la mettant en conference, on descouvre que ce n'est que de l'argent, ou du cuivre. Mais il me semble qu'en cecy nous endurons qu'on flate noz oreilles par trop, et faisons presque tous un jugement sinistre, estans plus ententifs au son des paroles, qu'au pois de sentences [...]

Hann. Je suis de vostre advis et de là advient que nous prenons souvent plaisir et estimons pleins de douceur aucuns vers les oyans chanter par quelque Ciarlatan au son de sa lyre [...] il est besoin de dire, que ceux-cy ne sont vrayment eloquens, mais que toute leur efficace consiste à doucement proferer leurs parolles, lesquelles, posé quelles ne soyent ny bien ordonnées, ny sententieuses, donnent néanmoins aux oreilles et sens des escoutans une très plaisante harmonie, en laquelle occupés et d'icelle saisis, ils ne cherchent rien plus d'avantage (CC. p. 161).

Le seigneur Hannibal, donc, s'associe à la critique de la cour et de ses apparences dorées ; quant à lui, il représente en effet une catégorie de noblesse bien plus élargie dont le critère n'est plus l'aristocratie du sang mais la pratique d'un comportement policé, civil dans le sens le plus large du terme, vers l'honnêteté : au-delà de la cour, mais de la ville elle-même<sup>1</sup>, selon un mouvement qui va du haut vers le bas, du centre vers les périphéries et qui concerne la société dans son ensemble et la communication dans sa plus vaste fonction civilisatrice. Il faut donc dépasser le vide d'une douceur musicale et superficielle qui n'obtient qu'une admiration éphémère pour revenir à la douceur d'une parole communicative, celle qui engendre la conversation. Cette parole « nous sert à enseigner, à nous enquerir, à conférer, negotier, conseiller, corriger, disputer, juger, et exprimer l'affection de nostre cœur, moyens par lesquels les hommes viennent à s'aymer et conjoindre ensemble » (CC. p. 34). Elle met en communication la grandeur d'un philosophe et l'humilité d'un bon chrétien, elle raccourcit les distances même dans l'espace du *negotium* : le ton informel, le langage familier, la douceur du locuteur, dans son souci de naturel et de transparence, rompt avec l'*èthos* de l'orateur conventionnel et ouvre le chemin de l'échange social. Le

---

1 Cf. « Hann. Advisez combien nous donnons ample cognoissance à ce vocable civil : puisque nous concluons, et inferons que vivre civilement ne depend point des loix de la cité, ains de la qualité des esprits des hommes. Ainsi entens je parler de la conversation civile non pour le respect de l'assemblée des citez seulement, mais bien pour la consideration des façons de vivre qui rendent l'homme civil, et bien moriginé » (CC. p. 63).



seigneur Hannibal synthétise dans un proverbe l'efficacité sociale de la « parole douce », en privilégiant la sagesse populaire à la citation docte :

Hann. Bien diray [...] que le doux parler accroist le nombre des amys, et apaise le cœur de nos adversaires : et que selon l'ancien proverbe qu'un aigneau humble succe, et tete les mamelles de sa mere, et celles encor d'une autre ouaille (CC. p. 204).

Mansuétude et humilité synonymes d'une douceur profitable qui devient presque productive dans la réponse du Chevalier :

Chev. Il me souvient avoir quelquefois leu une sentence peu differente à ceste cy, à sçavoir que celuy le quel parle tout bellement, et gracieusement à son prochain, en reçoit aussi gracieuse response, et que presque il tire du beurre des mamelles, desquelles il ne pretendoit que tirer du lait (CC. p. 205).

La douceur, donc, comme outil d'une réussite sociale qui transforme le lait en beurre ; elle concerne l'*actio*, l'attitude à l'égard des autres – affabilité, modération, écoute – aussi bien que l'*elocutio*, le discours moyen, consensuel et convenable à une large vulgarisation de la civilité<sup>1</sup>.

La douceur se révèle ainsi une qualité indispensable à combattre la mélancolie du Chevalier, sombre et taciturne jusqu'à la maladie : bien que loin de la cour – lieu mielleux de l'adulation, mais aussi des soucis, de la corruption, de l'envie – le chevalier ne doit pas s'isoler « seul et pensif » en proie à son imagination et à ses propres pensées<sup>2</sup>. Contre tout risque de folie, il peut se donner tout doucement à une sociabilité plus vaste, médiocre, urbaine, là où la parole douce domine et règle toute conversation civile.

Alessandra PREDA  
Università degli Studi di Milano

1 Cf. L'Introduzione d'Amedeo Quondam à Stefano Guazzo, *La civil conversazione, I, Testo e Appendici*, Modena, Panini, 1993, p. IX-LXII.

2 Cf. Jean Balsamo, « Il Cortigiano malinconico : alcune osservazioni sulla *Civil Conversazione* di Stefano Guazzo », dans *Malinconia ed allegrezza nel Rinascimento*, éd. par Luisa Rotondi Secchi Tarugi, Milan, Nuovi Orizzonti, 1999, p. 19-29.